Document généré le 23 avr. 2024 22:56

**24 images**

# Au coeur des ténèbres
## *True Detective* créé par Nic Pizzolatto

Nicolas Klotz

Numéro 168, septembre 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/72525ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Klotz, N. (2014). Compte rendu de [Au coeur des ténèbres / *True Detective* créé par Nic Pizzolatto]. *24 images*, (168), 42–43.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Au coeur des ténèbres

## *TRUE DETECTIVE* CRÉÉ PAR NIC PIZZOLATTO

par Nicolas Klotz*

Passé le générique très chiadé de ***True Detective***, on est vite saisi par la présence et la voix de Matthew McConaughey, au prénom corrosif de Rust. Plan fixe d'un ancien flic, la quarantaine, cheveux très longs, assis à une table devant quelques canettes de bière. Il a un briquet, des cigarettes, et des cauchemars plein la tête. Il parle bas. C'est plus un souffle rouillé qu'une voix, psalmodiant dans sa langue très crue, le récit d'une enquête qui semble avoir mal tourné étant donné les deux flics en face de lui, qui l'interrogent. Les deux flics sont noirs, plus jeunes, très clean, méfiants comme le sont les flics un peu trop clean. Un appareil photo est braqué sur lui et enregistre sa déposition. Héros troublant et trouble, Rust semble être passé corps et âme par le purgatoire, l'enfer et le paradis de Dante. Son récit est hallucinant, sa parole magnétique. Analyste criminel brillant, son *flow* – paroles, regards, gestes, silences – est comme illuminé par la lucidité de l'héroïne. Tout chez cet homme dérange les deux flics trop clean qui encaissent pendant les cinq heures des cinq premiers épisodes, l'épopée nihiliste de Rust. Deux fonctionnaires de police face à un ex-flic, ex-junkie, sous influence de Nietzsche, d'Edgar Allan Poe, Joseph Conrad, et Nathaniel Hawthorne.

Rien que pour ce plan fixe de Rust qui traverse de part en part les huit heures de cette série HBO, ***True Detective*** mérite le détour. Plus un dispositif d'art contemporain qu'une série télé, et encore moins un film de cinéma, ***True Detective*** est un objet qui interpelle. Malgré les nombreux clichés, les péripéties cheap, et lourdeurs qui encombrent le récit, on vit une relation étrange avec ces huit heures qui ne vous lâchent pas. Quelque chose qui vient des corps que l'on voit et de leurs manières très écrites de parler.

D'abord le corps de Marty (Woody Harrelson) coéquipier de Rust, taureau de sensualité brute et de confusion. Terrassé et fasciné par les propos nihilistes de Rust – comme par Rust lui-même. Violent, troublé, désarmé, Marty disjoncte souvent à cause du courant transgressif des pensées que Rust greffe peu à peu dans son cerveau. Réactionnaire et moraliste, Marty y gagne une sorte de noblesse diffuse au fur et à mesure que Rust lui retourne le cœur. Ensuite les corps des femmes auxquelles Marty ne peut pas résister et qui foutent en l'air son mariage. Puis celui de Maggy (Michelle Monaghan), l'épouse de Marty, à la fois incandescente et glaciale, souveraine malgré son étroitesse d'esprit. Ceux de leurs deux petites filles qui deviennent peu à peu des jeunes filles. Et ceux des jeunes filles assassinées dans des rituels sataniques, droguées, corps autour desquels tournent les huit heures de ***True Detective***. Corps d'adolescents et d'enfants qui disparaissent, subissent sévices sexuels et tortures, filmés par des réseaux pédophiles de la haute société de la Louisiane, dont notamment des responsables religieux et politiques.

Tous ces corps sont la matière hautement inflammable des huit heures auxquelles on assiste. Tous mortels, vivants, désirants. Et contre lesquels il n'y aura jamais assez de lois, de forces policières et de terreurs religieuses pour exterminer en eux, la puissance de vie, de désir et de mort. On comprend alors pourquoi la langue, les langues, qui fusent ici d'un corps à l'autre sont tant écrites : il n'y a rien de plus mystérieux qu'un corps. Et pour approcher ça, il faut écrire, chercher le chemin dans les corps, écrire pour les artères et les cerveaux. La parole comme voyage, comme drogue, comme chant, comme puissance aphrodisiaque, comme rapport de force, comme acte sexuel, comme guerre, comme rêve,

comme lumière, comme ténèbres. La parole comme foutage de trouille et comme usine à illusions. La parole qui met le feu.

***True Detective*** nous confronte à plusieurs réalités intéressantes. La première est que ça se passe à la télévision et pas dans une salle de cinéma où le marché a évacué depuis longtemps l'audace expérimentale de la parole. La deuxième est qu'on peut se passer de la télévision pour le regarder. On a seulement besoin d'un logiciel gratuit de téléchargement, d'une clé USB et d'un lecteur DVD. La troisième réalité est de loin, la plus étonnante : expérimenter les huit heures du récit comme on veut, à son propre rythme – sachant qu'on est ni devant un dvd, ni un programme de télévision, ni un film de cinéma.

C'est tout cela à la fois qui fait de ***True Detective*** un dispositif passionnant, bien plus passionnant que la série elle-même, qui essaime un bon nombre de clichés et de lourdeurs. Surtout la fin christique dont on ne sait pas trop si c'est pour rire. Par rapport à ***M Le Maudit*** (1931) c'est nul. La réalisation faite par Cari Jofi Fukunaga (***Jane Eyre***, 2011) reste télévisuelle avec ses vues aériennes parfois surprenantes et ses lumières *post-lynchéennes*. Mais sans doute, ce qu'on ne pardonne plus au cinéma, on le pardonne aujourd'hui sans problème aux séries télévisées. On n'imagine pas une série qui n'abuserait pas de clichés, parce qu'à la télévision un cliché ne s'appelle plus un cliché, mais une icône. Capitalisme oblige. Et le cinéma contemporain nous semble parfois si fatigué.

* Nicolas Klotz est un cinéaste français, réalisateur notamment de ***La blessure***, ***La question humaine*** et ***Low Life***.

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts
Conseil des arts et des lettres Québec
SODEC Québec
Culture et Communications Québec
TELEFILM CANADA